

Ils partent à l'instant, et bientôt une légère embarcation obéissant à l'impulsion des rames, fend les eaux endormies du fleuve. Le petit André s'émerveille d'un spectacle si nouveau pour lui. Tantôt il admire le mouvement de la rame qui, frappant la surface de l'eau, laisse un tourbillon verdâtre où brillait tout à l'heure les rayons dorés du soleil. Tantôt c'est le long sillon que la barque traîne derrière elle et où semblent se jouer mille diamants.

Ses joyeux éclats de rire témoignaient de sa surprise et de son admiration, et son père était tout étonné de le voir charmé d'une chose qui jusqu'alors avait paru lui causer de la crainte. En effet toutes les appréhensions du jeune de Humbert s'étaient enfuies pour faire place à cette témérité enfantine qui brave le danger parce qu'elle ne le connaît pas. Lui, naguère si craintif aux seules paroles de son père, il allait maintenant de l'avant à l'arrière de l'embarcation, communiquant au prince toute la joie qu'il prenait à ce nouveau genre de promenade. De temps en temps il se penchait, et laissait traîner sa petite main dans l'eau, tout surpris du léger murmure que rendait l'onde au passage de ses doigts.

Malgré les charmes de cette promenade, le Dauphin ne partageait pas la joie de son fils. Depuis quelques heures une tristesse étrange s'était attachée à lui et ne le quittait plus.

Hélas ! père infortuné ! c'est l'amour paternel qui se change en pressentiment et qui te prépare au coup terrible qui doit bientôt te frapper !

Plongé dans la mélancolie, le père oublia peu à peu la surveillance qu'il aurait dû exercer sur son fils. Celui-ci, tout entier à sa jouissance, ne l'interrogeait plus. Après avoir parcouru en tous sens la petite embarcation, il alla se placer derrière le prince, et commença à se parler, faisant mille commentaires sur tout ce qu'il voyait. Mais au moment où il alla se pencher pour plonger de nouveau son petit bras dans l'eau, il perdit l'équilibre et disparut sous la barque. Pas un cri ne se fit entendre, et la chute de l'enfant se confondit avec le bruit de la rame.

Une minute s'écoula avant que le prince, n'entendant plus la voix du petit André, se détournât..... Un cri de stupeur s'échappa de sa poitrine, et, faisant sur lui le signe de la croix, il se précipita dans le fleuve à la recherche de son enfant.

La nacelle s'en allait doucement à la dérive, et les mouvements du prince au milieu du fleuve produisaient sur la surface polie des eaux des lames légères qui, en expirant sur la rive, imitaient des sanglots comprimés. Chaque fois qu'il revenait à la surface, il jetait un cri de désespoir que répétaient après lui les échos cachés du bord.

La lutte fut terrible. Cinq fois le père infortuné alla demander au lit de la rivière le fils qu'elle venait de lui ravir : cinq fois l'onde le repoussa, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de fatigue, il dut céder.

Dans son désespoir, il allait lui-même se laisser submerger lorsque des voix confuses qui se firent entendre du rivage le rendirent à la raison. Il pensa d'abord que les courants y avaient jeté le corps de son fils, et il s'y dirigea en criant : " André ! André ? " Plusieurs voix semblaient lui répondre, mais, en arrivant, il reconnut avec douleur que ce n'était que l'écho qui disait aussi : " André ! André ! "

L'alarme se rendit bientôt jusqu'au château. En ce moment tout le personnel fut dans l'émoi, et l'on n'entendit partout que pleurs et lamentations. Sur l'ordre du Dauphin, une personne était venue jeter cette désolante nouvelle, et chacun voulait courir au rivage pour chercher l'enfant et secourir le père dans son infortune.

Le jour était tombé : les ombres enveloppaient déjà la rivière, et les pâles rayons de la lune venaient par intervalle jeter capricieusement une lueur argotée sur les eaux sombres et silencieuses. Tout était enseveli dans le calme de la nuit. Cependant une voix étouffée se faisait entendre, et répétait avec des sanglots : " André ! André ! "

C'était le prince qui, étendu sur le rivage, ne voulait pas écouter les consolations que ses gens s'efforçaient vainement de lui donner, et qui n'avait qu'une plainte, qu'un cri : " André ! mon André ! "

Le fleuve jusqu'à présent si tranquille se voit bientôt sillonné en tous sens par une foule d'embarcations. Le malheur de la famille de Humbert s'était promptement répandu dans les environs, et tous voulaient apporter leurs condoléances au prince en cherchant le corps de son fils.

Le silence règne au milieu de cette multitude attristée : l'on n'entend que le clapotis des rames et les gouttelettes qui en retombent comme des pleurs sur le sombre miroir des eaux. Le flambeau qui surmonte chaque nacelle ajoute à la scène je ne sais quoi de triste et de lugubre. Tantôt l'on dirait les mauvais génies du lieu qui, contents de leur victime, se rassemblent pour rire de la douleur. Tantôt, et d'une manière plus vraie et plus consolante, l'on dirait une troupe d'anges descendus du ciel pour chercher leur frère. Les ténèbres ne permettent plus de distinguer les embarcations, et l'on n'aperçoit plus que les pâles lumières qui se croisent et se mêlent dans toutes les directions.

Tout à coup elles se rassemblent toutes à un même endroit, et paraissent de loin comme un immense catafalque. On venait de repêcher le cadavre du petit André. Ses yeux étaient fermés, ses petites mains étaient jointes sur sa poitrine, et ses lèvres semblaient garder encore l'empreinte du dernier mot de gaieté qui s'en était échappé.

A l'instant on l'apporte à son père qui, pour la première fois depuis l'accident, répond directement aux questions qu'on lui pose. Jusqu'alors on n'avait pu lui faire raconter les circonstances de cette catastrophe, car la douleur l'avait paralysé. Après les premiers instants accordés aux sanglots, on se rendit au château dans la tristesse et le silence.

Trois jours se sont écoulés..... Le château de Humbert, autrefois si animé, si rempli de joie, demeure dans le deuil et la solitude. Plus de banquets, plus de ris ni de plaisir : le malheur s'en est emparé et y exerce son empire en vainqueur et en maître.

Accablé sous le poids de son infortune, le Dauphin voulut rompre à jamais avec le monde. Il abandonna tous ses domaines au royaume de France, pour vivre retiré de la société, seul avec ses chagrins. Il prit l'habit de solitaire, et vint habiter une petite chapelle sur les confins de ses terres. C'est là qu'il passa le reste de sa vie dans la pénitence et l'abnégation : ce n'était plus le brillant Prince de Humbert d'autrefois, mais l'humble et pauvre ermite du Viennois. On ne le vit plus apparaître richement équipé aux fêtes et aux tournois ; il était disparu de sa seigneurie, se disait-on, et l'on ignorait le lieu de sa retraite.

Cependant, durant plusieurs années encore, au mois de Mai, quand le soleil avait terminé sa course, et que les ténèbres s'étendaient sur le Rhône, un ermite passait et repassait lentement sur la rive, et sur son chemin, on entendait ces paroles entrecoupées de soupirs : " André ! mon fils André ! "

ERNEST CHOUINARD.

Québec, 10 Février 1877.

La conférence de M. Valiquet à l'école normale Jacques-Cartier

APICULTURE

LES MÂLES

Les mâles, ou faux bourdons, ainsi nommés à cause du bourdonnement qu'ils font en volant, sont plus longs et plus gros que les ouvrières, ils sont aussi plus gros que les reines ; leur vol est lourd et bruyant. Leur trompe est trop courte pour leur permettre de butiner le miel dans les fleurs ; aussi ils se nourrissent des provisions de la ruche ; leurs mâchoires sont faibles ; leurs jambes n'ont pas de corbeilles ; leurs yeux sont proéminents et se rejoignent au-dessus de la tête. Ils ne peuvent se défendre, n'ayant pas d'aiguillon.

On voit les mâles sortir des ruches, dans la bonne saison, entre midi et trois heures. En hiver, au commencement du printemps et en automne les mâles sont rares, parce que les abeilles les tuent dès que la récolte du miel commença à baisser ; aussi l'existence des mâles est très-précaire, puisqu'elle dépend des circonstances de la récolte ; c'est ce qui fait qu'on ne peut guère préciser la moyenne de la durée de leur vie.